

Nous reproduisons ci-dessous, en l'extrait du recueil de littérature canadienne de Jean Huston, une pièce de vers probablement ignorée du plus grand nombre de nos lecteurs. Elle avait été composée pour l'album d'une jeune demoiselle de Québec, musicienne, d'un talent d'exécution de premier ordre, et qu'une mort inopinée enleva bientôt après à l'admiration des amateurs du bel art. On retrouve dans cette poésie de M. Derome la pureté classique et la facilité de diction, qui caractérisèrent de tout temps les œuvres littéraires ou politiques de cette plume distinguée.

SOUVENIR

A UNE JEUNE DEMOISELLE

Vous qu'un talent sublime enrichit et décore,
Qui de sons ravissants faites parler cent voix,
Agréez que mes vers pour eux disent encore
L'éloge redit tant de fois.

Quant, assise au piano, vous charmez mon oreille,
A votre mélodie associant les cœurs,
De votre art enchanté je connus la merveille ;
Et je la cherche en vain ailleurs.

Du touchant Rossini l'accent plaintif et tendre
Inspirait vos accords, en exprimait le miel.
Des qu'on s'en ressouvient, il semble vous en-
Et rêver aux concerts du ciel ! [tendre

Des sons mélodieux l'extase enchanteresse
Prête à l'illusion de riantes couleurs ;
L'âme un moment oubliée, aspire avec ivresse,
Et n'écoute plus ses douleurs.

De tout sensible cœur impérissable idole,
La musique est aux cieux et survit au lincol ;
Elle est au malheureux une voix qui console
Et lui parle quand il est seul.

De sa morne retraite, aux heures de silence,
La musique bannit un ennui redouté.
Et réjouit du moins son aride existence
D'un songe de félicité.

Et moi-même, parfois, à son culte fidèle,
A ce prestige aimé je livre mes instants.
Je l'adorais, enfant ; que ne suis-je pas elle
Oublieux comme les enfants !

Pour vous qui d'un bel art possédez l'héritage,
Par lui de vos moments embellissez le cours ;
Que son charme enivrant vous garde au dernier
Le souvenir des premiers jours ! [âge

F. M. DEROME.

LA

MUETTE QUI PARLE

Troisième partie de la Bande Rouge

XXXV

Le projectile avait passé à deux pouces de la tête de Roger, et il avait sans doute frisé de très-près le cheval d'Alcindor, car la pacifique bête se mit à caracoler d'une façon tout à fait insolite.

L'équitation n'avait jamais fait partie des exercices auxquels le paillassa se livrait dans la baraque de Pilevert.

Aussi fut-il obligé de se retenir à la crinière de l'animal, et si Saint-Senier s'était trouvé dans d'autres dispositions d'esprit, il aurait certainement beaucoup ri des grotesques contorsions du cavalier empanaché.

Les deux gardiens, eux, n'avaient aucune envie de rire.

Ils échangeaient des regards effarés et se demandaient d'où leur arrivait cette balle inattendue.

Roger, lui-même, s'étonnait à part lui qu'un coup de fusil eût porté si loin.

On ne voyait personne, et il n'était guère supposable pourtant que le plomb eût passé par-dessus le toit de la maison de santé.

"V'là que ça commence, grommela un des fédérés.

—Si nous filions, reprit l'autre en baissant la voix.

—Eh ben ! et l'aristo ?

—Un coup de chapepot dans la tête, ce sera bientôt fait.

—Bah ! attendons encore un peu. Il sera toujours temps de nous donner de l'air, quand nous verrons revenir les camarades."

Le prisonnier n'avait pas entendu cet éditant dialogue, mais il devinait sans peine les intentions des misérables qui le surveillaient.

Son père était pris de mourir, et il n'eût pas fait un pas pour se soustraire à sa destinée.

Alcindor, qui avait fini par reprendre son équilibre, poussa son cheval vers Roger et dit, de ce ton de pédanterie qui ne le quittait jamais :

"J'ai vainement cherché à calculer la trajec-

toire... il faut que ce morceau de plomb nous ait été envoyé de là-bas."

En parlant ainsi, il étendait la main vers les maisons qui s'élevaient au pied de la pente abrupte de la butte.

Saint-Senier ne prit même pas la peine de se retourner pour voir ce qui en était.

"Je crois que je ferais bien de quitter ma monture, reprit l'ancien pître ; en restant en selle, je pourrais me faire tuer, et je dois me consacrer pour la cause du peuple."

—C'est très-sagement raisonné, dit Roger avec ironie, et je suis sûr que votre ami le docteur, qui arrive là-bas, ne vous pardonnerait pas de lui donner de la besogne.

Molinchard, en effet, venait de se montrer sur le perron.

Il avait prudemment disparu pendant les pourparlers qui avaient précédé le départ de Podensac.

Peut-être était-il allé mettre en sûreté des papiers compromettants ou des valeurs acquises au prix de bien des infamies.

En entendant annoncer l'apparition de son cher complice, Alcindor tourna bride pour aller à sa rencontre.

Mais mal lui en prit de ne pas avoir suivi sa première idée.

Au moment où il exécutait ce mouvement de conversion, l'infortuné paillassa chancela et tomba sur le cou de son cheval.

Il essaya un instant de s'accrocher aux rênes, mais il lâcha prise et tomba lourdement à terre en criant d'une voix lamentable :

"A moi ! je suis mort !"

Un flot de sang sortit de sa bouche en même temps que cet appel désespéré.

Les fédérés, oubliant leur consigne, se précipitèrent pour le relever, et Roger lui-même courut au blessé.

Molinchard, il faut lui rendre cette justice, arriva presque en même temps qu'eux et s'agenouilla près de son ami qui s'agitait dans les convulsions de l'agonie.

"La balle est entrée par le dos et sortie sous la clavicle, murmura le médecin après l'avoir palpé.

"C'est un homme perdu," ajouta-t-il sans s'inquiéter d'être entendu par le mourant.

Mais Alcindor n'était déjà plus en état de comprendre ses paroles.

Il essaya de parler, mais le sang étouffa sa voix.

Sa figure, de blême quelle était naturellement, devint terreuse ; ses yeux tournèrent dans leur orbite, ses membres se raidirent.

"C'est fini," dit Molinchard en se remettant sur ses pieds et en promenant de tous les côtés un regard inquiet.

Lui aussi se demandait d'où venait le projectile, et il paraissait fort disposé à battre en retraite vers la villa, ou du moins on était à l'abri de pareils accidents.

"Mais, mille tonnerres, on tire sur nous comme à la cible ! s'écria l'un des gardiens de Roger.

—Le diable m'emporte si je reste ici une minute de plus, dit l'autre.

—On ne peut pourtant pas quitter la faction comme ça sans prévenir les camarades qui se cognent là-bas pour nous.

—Faut leur envoyer le carabin.

—Ça, c'est une idée.

—Allons, citoyen Coupe-Toujours, cria le premier fédéré à Molinchard, enfourche ce bidet-là et galope jusqu'au moulin de la Galette pour dire aux amis qu'il y a du grabuiche par ici, et que nous allons nous esbigner."

—Mais, balbutia le docteur fort perplexe, si je monte à cheval, je risque d'attraper aussi une balle.

—Ah ça ! est-ce que tu crois que nous allons te prior longtemps," dit l'autre bandit en brandissant son fusil.

Molinchard s'empressa de mettre le pied à l'étrier.

Roger était resté les bras croisés devant le cadavre d'Alcindor, et tournait le dos à ses gardes.

"V'là le moment d'expédier l'aristo," dit un des deux scélérats en le mettant en joue.

Ce qui se passa dans les quelques secondes qui suivirent est presque indescriptible.

Molinchard, qui venait justement de se mettre en selle, n'eut que le temps de crier :

"Les Versaillais ! nous sommes trahis !"

Et de piquer des deux.

Du haut de son cheval, il avait aperçu des soldats qui escadaient la banquettes de pierre derrière les fédérés.

Un cri répondit au sien, mais celui-là était poussé par une femme.

"Roger ! prenez garde !"

Saint-Senier l'entendit et se retourna vivement.

Ce mouvement lui sauva la vie.

Le coup de fusil du fédéré qui le visait partit au moment où le lieutenant bondissait vers celle qu'il venait de reconnaître et la balle ne l'atteignit pas.

Quelques-uns de ces braves jeunes gens l'avaient déjà mis en joue, quand un sergent se jeta au-devant des canons de fusil en criant :

"Pas celui-là ! je le connais. C'est un molo !"

Et il ajouta d'une voix émue :

"C'est bien assez qu'on nous ait blessé notre petite muette."

Les fusils s'écartèrent.

L'officier qui avait conduit ce hardi coup de main n'était pas d'humeur à laisser ses hommes s'attarder sur le plateau.

Il s'agissait de recueillir les fruits du mouvement tournant qu'on venait d'exécuter si heureusement et de prendre entre deux feux les fédérés, stupéfaits d'être attaqués par derrière.

La charge fut sonnée, et les volontaires s'élançèrent au pas de course vers le moulin de la Galette.

Roger et le sergent restèrent seuls agenouillés auprès de Régine.

"C'est moi ! Pierre Bourdier ! dit à demi-voix le sous-officier, je ne m'attendais pas à vous trouver ici."

Saint-Senier ne l'écoutait pas. Il tenait entre ses mains la main de la jeune fille.

Régine était assise, le dos appuyé contre la banquettes au pied de laquelle elle était tombée.

Une pâleur livide couvrait ses traits charmants et sa respiration précipitée soulevait sa poitrine à intervalles inégaux.

Il était impossible de se faire illusion sur la gravité de sa blessure.

La pauvre enfant était frappée à mort et chaque souffle qui s'exhalait de ses lèvres pouvait être le dernier.

"Et dire que si elle m'avait écoutée, murmura Bourdier, elle serait restée à l'ambulance du chemin de ronde ! mais, non ! on croirait qu'elle avait senti que vous étiez ici."

—Je le savais, soupira la mourante d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

—Elle parle ! s'écria le sergent avec un mouvement de surprise qui était presque de la frayeur.

Roger aussi avait tressailli à ce prodige, mais il n'eut pas le courage de questionner celle qui venait de donner sa vie pour lui.

Le passé lui apparut tout à coup, et il entrevit, sans oser l'approfondir, quelque sombre mystère dans l'existence de cette jeune fille si étrangement mêlée à la sienne.

"C'est à croire à un miracle, murmurait Bourdier, mais ce n'est pas une raison pour ne pas essayer de sauver l'enfant."

"Si nous avions seulement là un médecin, il pourrait..."

—Oui, oui, un médecin, répéta Roger.

—Celui du bataillon est resté avec nos blessés d'hier, mais les *lignards* doivent faire jonction tout près d'ici avec les camarades, et je trouverai bien un major à vous amener."

"Dans dix minutes je serai ici," cria le sergent en se lançant à toutes jambes dans la direction de la villa.

De ce côté, la fusillade éclatait avec fureur et la note aiguë des clairons qui sonnaient la charge dominait le sourd grondement du canon lointain.

Les cadavres des deux fédérés gisaient sur le dos au milieu d'une mare de sang.

A quelques pas de là, le grand corps du misérable paillassa était couché les bras étendus en croix.

Un beau soleil de mai éclairait cette scène de carnage et les oiseaux effrayés par le fracas des armes s'appelaient avec des cris plaintifs sur le toit de la villa des Buttes.

Régine fit un effort suprême et prit dans son corsage une lettre qu'elle tendit à Roger.

Il la prit d'une main tremblante, mais il n'eut pas le temps de l'ouvrir.

"Approchez-vous.... Roger," murmura la jeune fille.

Il se pencha presque à toucher son visage.

"Plus près.... plus près encore."

Leurs lèvres se rapprochèrent.

"Roger ! je t'aimais."

Le dernier souffle de la mourante s'exhalait dans un chaste baiser.

XXXVI

Le dernier jour de cette lutte impie venait de se lever.

Après une nuit troublée par les détonations parties des hauteurs du Père-Lachaise, où s'était réfugiée l'insurrection vaincue, les campsagnes qui entouraient Paris s'éveillaient aux premiers rayons d'un beau soleil de mai.

Entre Maisons-Laffitte et Poissy, sur les pentes boisées qui montent de la Seine à la forêt de Saint Germain, la nature semblait rajeunie par l'aurore de cette magnifique matinée de printemps.

Les grands arbres étendaient sur les sentiers ombragés un dôme de verdure, et les nuances tendres des feuilles nouvelles tamisaient doucement la lumière.

On aurait dit que les bois voulaient se parer pour fêter la délivrance et que la terre, lasse de tant d'horreurs, voulait montrer aux hommes que leurs discordes les passent sans laisser de traces sur son sein fécond.

Au revers d'un fossé, sur une route déserte, non loin de l'endroit où naguère Régine et Roger fugitifs avaient retrouvé Pierre Bourdier, deux voyageurs étaient étendus sur l'herbe.

Le plus jeune semblait accablé de fatigue.

Il s'était couché sur le flanc, la tête appuyée sur ses bras et le corps allongé dans cette attitude qui révèle l'affaissement produit par une marche longue et pénible.

L'autre se tenait ramassé sur lui-même, les genoux ramenés sous le menton, l'œil et l'oreille au guet.

On devinait, rien qu'à le voir, qu'une pensée persistante dominait en lui la lassitude physique, et les regards de mépris qu'il lançait à son compagnon n'annonçaient pas qu'il comptât beaucoup sur son aide.

"Il est temps de partir, grommela-t-il tout à coup d'une voix rauque.

—Nous devrions être en route depuis une heure.

—Allons, sacrebleu ! secoue-toi un peu, reprit celui qui avait parlé ; je n'ai pas envie de me faire pincer par les Versaillais pour t'attendre.

—Eh bien ! pars seul, murmura l'autre sans changer de position.

—Tu serais bien attrapé si je te prenais au mot.

—Non, car je serais délivré de tes discours et de ta présence.

—Vraiment ! je te conseille de t'en plaindre, sans moi, tu serais fusillé à l'heure qu'il est ou tout au moins en route pour le plateau de Satory.

—Mieux vaudrait la mort que le sort qui m'attend," dit d'une voix sourde le voyageur fatigué.

L'autre partit d'un éclat de rire.

"Ah ! ça, dit-il, avec un accent railleur, tu me la baillais bonne avec ton désespoir, et je voudrais bien savoir d'où viennent ces lamentations ridicules."

"Est-ce ta princesse que tu regrettes !"

A cette phrase ironique, l'homme couché se redressa brusquement.

"Je te défends de parler d'elle, dit-il sèchement.

—Ah ! bah !

—Oui, je te le défends, et si tu ajoutes un seul mot, je te quitte à l'instant même.

—C'est bon ! c'est bon ! ne t'emporte pas ! Je respecterai la noble héritière du grand nom de Charmière, mais ce ne sera pas à cause de tes menaces."

"Tu sais aussi bien que moi que nous ne pouvons pas nous séparer."

—Je sais ce que tu vas me dire, mais l'argent n'est plus rien quand la vie est impossible, et l'existence qui me reste ne vaut pas la peine que je la défende."

—Voyons, Valnoir, reprit l'autre d'un ton plus calme, veux-tu m'écouter et raisonner un peu sans te fâcher."

L'ex-rédacteur en chef du *Serpenteau* secoua la tête sans répondre.

"Tu as toujours été nerveux et je ne t'en veux pas, car ton tempérament nous a fait tirer à cinquante mille pen-lant deux mois," dit avec un sérieux parfait l'impassible Taupier.

Sous la défroque usée qu'il avait revêtue pour fuir, le bossu était encore plus hideux que d'habitude et, tandis que le déguisement de Valnoir ne déguisait qu'imparfaitement l'élégant amant de la belle Rose, son infernal camarade avait absolument l'air d'un forçat en rupture de ban.

Mais il avait gardé sur le faible journaliste la supériorité que lui assurait une scélératesse consommée.

"Donc, reprit-il tranquillement, te voilà désespéré parce que nous avons été vaincus. La réaction a triomphé, comme nous disions, et tu as l'air de croire que tout est perdu."

"Eh bien, franchement, je te croyais plus fort."

—Et que veux-tu que nous devenions maintenant ! dit Valnoir d'un air sombre.

—Mais, mon cher, on dirait que tu n'as jamais prévu l'entrée des Versaillais. Est-ce que par hasard tu aurais cru aux bulletins que nous publions tous les matins pour donner du cœur aux imbéciles ?"

Valnoir ne répondit qu'en haussant les épaules.

"Très-bien ! je vois que tu es plus raisonnable que je ne pensais. Maintenant, puisque la débâcle devait arriver forcément, nous n'avions qu'à prendre nos précautions et à garder une poire pour la soif."

"Or, la poire, je l'ai dans ma poche."

—Si tu veux parler des quelques billets de mille francs qui nous sont restés des bénéfices du journal, je te préviens que je ne tiens pas du tout à vivoter misérablement avec une somme pareille dans un taudis de Londres ou de Genève."

—Pour qui me prends-tu, dit majestueusement Taupier ; la poire dont je parle est un peu plus nourrissante."

—Que veux-tu dire ! demanda Valnoir étonné.

—Je veux dire, répondit Taupier, que tu as bien peu de mémoire, si tu as déjà oublié ce que nous venons faire dans cette forêt."

—Oublié, dis-tu ! Non, certes ! J'ai de bonnes raisons pour me souvenir de l'endroit où tu veux me mener."

—Ah ! ce du.... moi ! moi, je n'y pense plus, et je te conseille de faire comme moi ; mais la cassette, cher ami, la cassette vaut bien qu'on se donne la peine d'aller la chercher."

—Oui, dit Valnoir avec amertume, c'est encore à toi que je dois d'avoir cette infamie sur la conscience. Une fortune volée, la fille de mon frère dévouée, et peut-être morte de misère par mon fait."

"Et tout cela pour n'en pas profiter, car tu sais aussi bien que moi..."

—Je sais, interrompit le bossu, beaucoup de choses que tu ne sais pas ; mais avant de te les dire, je tiens à rétablir un peu l'histoire que tu me mets si libéralement sur le dos."

—Tu ne vas pas nier, je suppose, que tu m'as conseillé..."

—De réclamer la tutelle de ta nièce ? non, seulement je ne le nie pas, mais je m'en vante."

—Récapitulons un peu les faits. Il n'y a pas trois ans, quand tu n'avais pas encore inventé